

Philippe Meirieu
*Des enfants et des hommes – Littérature et
pédagogie*



1 - Perceval ou « de la difficulté de grandir »

Perceval le Gallois ou le conte du Graal fut composé entre 1182 et 1190 par le poète champenois Chrétien de Troyes qui s'inspira d'un ouvrage reçu de son protecteur, le comte de Flandres qui, lui-même, reprenait de vieilles légendes celtiques. On sait que *Perceval* ne fut jamais achevé par Chrétien de Troyes, ce qui favorisa, sans doute, la multitude de « continuations » et d'adaptations qui ponctuent l'histoire de la littérature jusqu'à nos jours et au superbe *Roi Pêcheur* que Julien Gracq publia en 1948. C'est ainsi que, très tôt, *Perceval* fit l'objet d'un traitement « chrétien », avec Robert de Boron qui, le premier, en 1215, vit dans la coupe du Graal le vase qui aurait servi à recueillir le sang du Christ par Joseph d'Arimatee. Il fut aussi repris dans la tradition celtique pour laquelle le Graal est un symbole féminin de fécondité, de nourriture

inépuisable et d'immortalité et, bien sûr, *Perceval* fut réinterprété dans la tradition germanique (sans doute aussi, un peu orientale) par Wolfram von Eschenbach dont s'inspirera Wagner pour son *Parsifal*.

Tout le monde connaît l'argument commun de toutes ces variantes, tel qu'il apparaît, en une brève page, dans l'œuvre de Chrétien de Troyes : Perceval, jeune chevalier impétueux, arrive dans un château mystérieux au milieu d'une terre stérile et y rencontre un roi blessé aux jambes dont la seule activité est la pêche (le Roi Pêcheur). Pendant le repas, il voit passer un étrange cortège comprenant un jeune homme portant une lance qui saigne et deux demoiselles, l'une portant un Graal (une coupe précieuse) et l'autre un plat d'argent. Le cortège disparaît sans que Perceval ait ouvert la bouche et demandé ce dont il s'agissait. Son silence semble condamner le Roi Pêcheur à poursuivre son martyre et Perceval aux remords éternels.

On s'arrête trop souvent, quand on évoque l'œuvre de Chrétien de Troyes, à cet événement fugitif, certes essentiel mais qui ne rend pas compte - tant s'en faut - de la richesse d'un texte qui retrace le parcours d'un jeune homme du moment où il quitte sa mère jusqu'à celui où il découvre, plus de cinq ans après, sa véritable identité et la place de chacun des protagonistes importants de son histoire (y compris celle du Roi Pêcheur) dans une commune lignée. On n'a pas assez remarqué, en effet, qu'indépendamment du fait que le livre soit inachevé, l'histoire de Perceval s'ouvre et se conclut sur des « affaires de famille ». Plus précisément encore, c'est une question d'identité qui semble constituer l'élément dramatique le plus important dans la structure narrative elle-même : au début, Perceval, « enfant sauvage » élevé complètement à l'écart des choses de ce monde par sa mère, ignore non seulement son nom mais aussi l'histoire de son père et de ses deux frères. Après avoir interrogé des chevaliers rencontrés par hasard dans la forêt et qu'il prend pour des êtres surnaturels, il apprend de sa mère qu'il est lui-même fils d'un preux chevalier. Il part ensuite à la cour d'Arthur et, sur son chemin, n'hésite pas à tuer le Chevalier Vermeil dont il ignore tout et à qui il vole son armure et ses armes. Ainsi accoutré, il arrive à la cour où, sans souci des manières, il entre à cheval. Personne ne le connaît ; personne ne sait, non plus, qu'il vient de venger l'honneur de la reine en tuant celui qui l'avait humiliée. Le même jour, poursuivant sa route, « le valet » - c'est ainsi que l'on appelle celui qui n'a pas encore de nom - est fait chevalier par Gornemant de Goor qui lui enseigne comment se battre et lui prodigue des conseils... mais en ignorant tout, lui aussi, de son identité. Ce n'est qu'après avoir rencontré l'amour auprès de Blanchefleur et rendu visite au Roi Pêcheur qu'il trouve son propre nom - Perceval - et cela quand sa cousine, elle-même en pleurs devant le cadavre de l'homme qu'elle aimait, le lui demande : « *Et, lui, qui ne*

savait pas son nom, le devine et répond qu'il s'appelait Perceval le Gallois. Il ne sait s'il dit vrai ou non, mais il disait vrai bien qu'il n'en sût rien. »¹ Un peu plus tard, il retrouve une femme qu'il avait jadis naïvement embrassée - pour suivre à la lettre les conseils de galanterie que lui avait prodigués sa mère - et que son époux, l'Orgueilleux de la Lande, a condamné pour cela à la déchéance : Perceval se fait alors reconnaître et peut ainsi endosser son acte. Il se bat avec l'homme et, l'ayant vaincu, l'envoie à la cour d'Arthur porter un message à une jeune fille inconnue que Perceval avait fait sourire lors de son passage et qui s'était vu souffleter injustement pour cela...

Tout au long de l'histoire, les masques tombent ainsi progressivement, par ricochets en quelque sorte, et le « fils de la dame veuve » est, petit à petit, en mesure de dire qui il est, de revendiquer ce qu'il a fait et de trouver sa place dans un réseau de relations humaines d'abord marqué par la confusion et l'anonymat.

C'est ainsi que le roi Arthur, témoin indirect de ses exploits, se met finalement lui-même à la recherche du vaillant chevalier qu'il veut absolument connaître ; en cherchant à découvrir son identité, un de ses fidèles compagnons se fera tuer et un autre blesser, avant qu'un troisième - Gauvain - parvienne enfin à ramener Perceval à la cour : « *Il faudra bien qu'il nous décline son nom* »², dit Keu avant d'être « abattu » de son cheval. Et Richard, quand l'homme mystérieux s'est enfin rendu auprès de lui, demande : « *Apprenez-moi, je vous prie, comment je dois vous nommer* »³... Peu de temps après, Perceval perd la mémoire et erre pendant cinq années en multipliant des exploits aussi nombreux que gratuits. Enfin, c'est au cours de la dernière apparition du héros dans le roman qu'il apprend, par la bouche d'un ermite, que son départ a provoqué la mort de sa mère, que c'est ce péché qui lui a « tranché » la langue devant le Graal et que ce dernier sert à nourrir le père du Roi Pêcheur, frère de l'ermite et de la propre mère de Perceval.

Ainsi, la trajectoire de Perceval - dans laquelle s'inscrit l'épisode du Graal - peut-elle être comprise sous l'angle d'une construction identitaire. Sa mère d'ailleurs, dès les premiers vers, l'avait averti : « *Par le nom, on connaît l'homme* »⁴ Et, précisément, toute l'histoire s'organise autour de la connaissance progressive par le héros et l'ensemble des protagonistes de la lignée et de l'identité de Perceval. Le jeune homme

¹ *Perceval le Gallois*, traduit par Lucien Foulet, *La légende arthurienne*, Bouquins-Robert Laffont, Paris, 1989, p. 48. Nous avons utilisé cette édition que nous recommandons car elle présente également une grande partie des continuations et variantes du roman de Chrétien de Troyes.

² *Ibid.*, p. 56.

³ *Ibid.*, p. 59.

⁴ *Ibid.*, p. 14.

naïf, innocent de tout, « *nice* » comme le dit Chrétien de Troyes, va voir sa personnalité émerger et se définir progressivement. D'impulsif et inconscient, agissant sans réflexion, il va devenir un être conscient de sa propre histoire, assumant la continuité de ses actes et l'unité de sa personnalité, capable d'intériorité et de méditation, à la recherche d'une identité où référer ses mots et ses gestes. Peu importe, au demeurant, qu'il trouve ou non cette unité ; l'essentiel, ici, en est plutôt la recherche, signe qu'un individu ne se résigne pas à n'être que le support aléatoire d'impulsions successives et contradictoires. Or, ce que nous nommons aujourd'hui « la construction de la personnalité » n'est sans doute rien d'autre que cet effort pour vectoriser en quelque sorte tout ce qui émane de soi, afin d'en assumer petit à petit toute la responsabilité.

Et, comment ne pas voir donc, dans la démarche de Perceval, cette quête essentielle ? La quête de soi, de sa propre identité, et, au-delà, la quête d'un être qui parvient progressivement à s'identifier comme sujet, inscrit dans une famille mais aussi auteur progressif de ses propres actes, fait de toute l'histoire des hommes qui l'ont précédé et qui l'entourent mais parvenant à se mettre en jeu lui-même, osant enfin revendiquer la paternité de ses propres actes ? Perceval serait ainsi, comme chacun de nos enfants, un être pétri de son passé mais parvenant à se projeter vers l'avenir, vers un avenir qui reste ouvert... à l'image du livre qui reste inachevé. Comment, alors, ne pas retenir, parmi les étymologies possibles du nom de Perceval, celle qui nous renverrait à un homme « par lui fait », celui qui « *s'est fez par lui meïsmes* » ? Le rapprochement, dans ce cas, s'imposerait évidemment avec Pestalozzi et sa fameuse définition de l'éducation : « *Faire en sorte que chacun se fasse œuvre de lui-même* ».

Le roman de Chrétien de Troyes serait alors une manière d'entrer dans l'immense difficulté de cette entreprise et, en particulier, de nous donner à voir les tensions, les contradictions, les mystères aussi, qui en jalonnent le parcours. On y voit son héros choisir délibérément de se détacher de sa mère, au point de ne pas revenir sur ses pas quand il voit celle-ci, au moment de son départ, « *choir, pâmée, à l'entrée du pont-levis : elle gisait là comme morte. Lui, d'un coup de baguette, cingle son cheval sur la croupe ; la bête bondit et l'emporte à grande allure parmi la forêt ténébreuse*⁵. » Douleur que nous faisons tous, un jour ou l'autre, de l'indifférence à nos soucis et nos larmes : pourtant nous nous sommes tant dévoués, nous avons même (comme c'est le cas de la mère de Perceval) préparé minutieusement le départ, conscients que c'était là notre devoir... et voilà que celui qui part a l'outrecuidance de prendre au pied de la lettre le conseil que nous ne lui

⁵ *Ibid.*, p. 15.

avons donné que pour la forme, en espérant secrètement, au fond de nous-mêmes, n'être point écoutés.

« Nathanaël, à présent, jette mon livre. Émancipe-t'en. Quitte-moi. Quitte-moi : maintenant tu m'importunes ; tu me retiens ; l'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe trop. »⁶ Bien sûr, nous voulons qu'il s'émancipe. Mais quand même ! Pas au point de se montrer ainsi indifférent quand nous nous « pâmons » ! D'autant plus que nous savons assez bien nous « pâmer », et que nous avons tous acquis, en tant que parent ou éducateur, une certaine habitude de la chose, juste pour vérifier si celui à qui nous avons si bien enseigné le départ nous reste quand même un peu « attaché ». « Attaché », terrible adjectif qui ne nous laisse guère d'espoir sur notre ambivalence !

Perceval part donc. Il abandonne sa mère, insensible à ce qui pourrait être sa mort. Faut-il en déduire pour autant qu'il ne l'aime plus ? Les choses ne fonctionnent jamais ainsi. Les êtres sont toujours beaucoup plus compliqués que nous ne le croyons et nous avons tort de nourrir les souffrances de notre belle âme en ressassant des gestes auxquels nous donnons plus d'importance qu'ils n'en ont. Un enfant, un adolescent - précisément parce qu'ils sont en cours de formation, parce qu'ils ne sont pas déjà éduqués et que le processus de construction identitaire n'est pas achevé - ne posent jamais de tels actes comme des signes définitifs de leurs sentiments ou de leurs volontés. Ils ne « signent » pas leurs gestes, à l'image de Perceval qui n'a même pas encore de nom quand il l'accomplit. Ils agissent sous le coup d'une impulsion, sans doute difficile à vivre dans l'instant, mais qui n'abolit nullement des sentiments ou des volontés contradictoires. Ainsi voit-on Perceval, quelques jours après le fatal abandon, se faire chapitrer par le « prud'homme » qui lui apprend la chevalerie quand il évoque les conseils donnés par sa mère : « **Écoutez-moi, beau-frère, ne dites jamais que votre mère vous ait appris ceci ou cela. Je ne vous blâme pas de l'avoir fait jusqu'ici. Mais désormais, je vous en prie, et pardonnez-le-moi, il faut vous en corriger. Car, si vous y persistiez, on le tiendrait à la folie. Gardez-vous en donc.** »⁷ Et l'on voit bien d'ici de grands gaillards ou des filles tout entières tendues dans la révolte contre la tutelle familiale qui, contre toute attente, font encore appel maladroitement au conseil d'un père ou d'une mère... Preuve, s'il en était besoin que le détachement n'est pas une chose facile et qu'il passe aussi, comme la construction identitaire, par la rencontre de médiateurs qui vous enjoignent de « prendre sur vous », d'assumer vos dires et vos actes.

⁶ André Gide, *Les nourritures terrestres*, « Envoi ».

⁷ *Perceval le Gallois*, *ibid.*, p. 28.

Et Perceval va continuer à osciller entre le désir de se laisser aller à son goût pour l'amour et l'aventure, d'une part, et le remords d'avoir abandonné sa mère, d'autre part. Tout juste sorti des bras de Blanche fleur où il a découvert les « délices » des sens, il évoque l'image de sa mère et décide d'aller la retrouver. Si sa mère savait cela, sans doute en éprouverait-elle - à contrecœur, car c'est une bonne mère ! - quelques satisfactions. Mais sa mère n'en saura rien car elle est vraiment morte de chagrin au départ de Perceval... et, comme c'était vraiment une fort bonne mère, elle a, depuis l'au-delà, recommandé son fils à Dieu : « **Sa prière eut telle vertu que Dieu, au lieu de détourner son regard de toi, t'a sauvé de la mort et de la prison.** »⁸ L'ermite lui apprend ainsi que le départ est consommé et que sa mère ne lui en a pas voulu, bien au contraire. Double leçon d'éducation : une pour les éducateurs que nous sommes, et une pour les éduqués que nous restons peut-être encore. À l'éducateur, Chrétien de Troyes suggère qu'il n'est pas nécessaire d'attendre la moindre reconnaissance de l'éduqué pour continuer à prendre soin de lui... discrètement, sans ostentation, par la prière ici, et, pour nous, au quotidien, pourtant souvent blessés par l'ingratitude d'un de nos enfants ou de nos élèves, par un geste pudique et non revendiqué, une attention esquissée, un don ou un conseil dont on n'apparaît pas l'auteur, un cadeau qu'on attribue modestement à un quelconque « Père Noël ». À l'éduqué que nous restons toujours plus ou moins, Chrétien rappelle que, même si elle vit encore, il nous faut faire le deuil de notre mère. Ou, plus exactement, le deuil de « l'image merveilleuse de l'enfant rêvé »⁹ que notre mère avait de nous et pour nous... et que nous nous épuiserions à vouloir réaliser. Grandir, ce serait ainsi accepter de ne plus vivre pour réaliser le désir qu'un autre a pour nous, mais assumer son propre désir et accéder à sa propre volonté.

C'est ce à quoi parvient peut-être Perceval. Certes le roman, sur cette question, est elliptique et laisse très largement la place aux exploits de Gauvain, semblant oublier le personnage principal. Mais, au moins, avons-nous l'épisode des trois gouttes de sang dans la neige (de la neige en plein été !). Perceval, tombe en arrêt devant ces traces d'un combat entre une oie et un faucon. Il s'abîme même dans la contemplation, retrouvant ici le visage de Blanche fleur. Cette femme qu'il n'a rencontrée qu'au milieu de batailles et d'agitation, qui lui a appris les choses de l'amour mais auprès de laquelle il n'a pas su trouver la paix et le bonheur, lui apparaît ici, en un symbole qui rend infiniment présente son absence. Et, à observer Perceval à genoux dans la neige, sourd aux appels des émissaires du roi Arthur, on peut penser qu'au-delà de l'adolescent tumultueux, est né maintenant un homme capable de faire

⁸ *Ibid*, p. 81.

⁹ Voir, en particulier, Serge Leclair, *On tue un enfant*, Points-Seuil, Paris, 1981.

le choix de l'amour et d'assumer la nécessaire cécité aux choses de ce monde pour que cet amour ait un peu de consistance. Ainsi Perceval accède-t-il peut-être à un désir adulte, un de ces désirs qui permettent, comme il le fait un moment, de résister aux impulsions de soi-même et aux sollicitations des autres. Un désir assumé. Un désir porteur d'une volonté capable de donner sens à la vie.

Mais, sans doute, Perceval est-il encore ici un peu trop « romantique » - si l'on nous permet cet anachronisme - pour que sa volonté triomphe si facilement des velléités de l'adolescence ? Car il n'ira pas retrouver Blanchefleur. Au contraire, il va multiplier les exploits chevaleresques en oubliant l'essentiel. Comme beaucoup de ceux que nous croyons adultes une bonne fois pour toutes, ceux qui nous paraissent stabilisés, dont nous pensons qu'ils savent enfin ce qu'ils veulent et qu'ils sont tirés d'affaire... et que nous voyons retomber dans l'incohérence sans pouvoir y faire quoi que ce soit. Cinq années va durer l'errance de Perceval. C'est long. Très long pour un éducateur. Infiniment trop long pour ne pas user sa patience... et pourtant ! Il faut attendre que le héros rencontre un nouveau cortège d'hommes et de femmes qui, cette fois, ne portent pas de Graal mais le convainquent de faire pénitence et d'aller trouver l'ermite. C'est là qu'il saura tout. Pourquoi sa mère est morte et pourquoi le Roi Pêcheur est condamné à jamais à errer, blessé, sur sa terre stérile. Qui est ce roi et à qui est destiné le Graal. Et bien d'autres choses encore que Chrétien ne nous révèle pas parce que « nulle bouche d'homme ne doit les prononcer, si ce n'est en péril de mort » », Perceval promettra, alors, de « se réformer », d'adorer Dieu, d'honorer les hommes bons, de servir la veuve et l'orphelin. On ne sait s'il y parviendra. Il jure d'y mettre « une ferme volonté » et l'on peut espérer que ses promesses ne voleront pas trop vite en éclats. Il a des atouts pour cela : il sait maintenant qui il est, d'où il vient et quelle est sa place dans la lignée. Il a identifié tous ceux et toutes celles qu'il a rencontrés sur son passage. Il a commis des fautes qu'il assume et pour lesquelles il demande le pardon. Il a appris à ne plus suivre tout à fait les conseils à la lettre mais à s'en remettre à son jugement. Il sait attendre un peu et ne pas toujours se laisser aller à ses impulsions. Il a renoncé à la toute-puissance. Il a grandi.

Certes, il ne saura sans doute jamais - et nous non plus - ce qu'est le Graal. Heureusement d'ailleurs. Il faut que des questions restent ouvertes pour, tout à la fois, éveiller notre intelligence et témoigner de notre finitude. L'éducation n'est sans doute que le laborieux et médiocre accompagnement d'un être dans l'affrontement inévitable avec des questions sans réponses. C'est pourquoi *Perceval le Gallois* est un véritable « roman d'éducation », composé selon les recommandations de Philippe de Harvengt qui, dans une lettre à Philippe d'Alsace, insistait

sur l'importance pédagogique de la lecture : « *Il y a des lettres ou bien des fictions qui offrent aux gens de qualité des documents de grande utilité : ils préconisent la dignité, ils dirigent l'esprit chevaleresque, ils fortifient la jeunesse ; ils édifient les mœurs, ils renforcent les courages, poussent à la vertu. Ils pourchassent l'indolence, suscitent le zèle, décrivent l'esprit de justice, tempèrent la colère, recommandent la clémence, inclinent à la bonté d'âme. En lisant ou en écoutant des choses de ce genre, le prince ne fatigue pas son esprit et il ne surcharge pas inutilement une mémoire déjà chargée par le souci des affaires courantes.* »¹⁰ Et ce qui était vrai pour « le prince » jadis, l'est certainement, aujourd'hui, pour tout enseignant et tout éducateur.

¹⁰ Cité par Jean Dufournet, *l'Ecole des lettres*, numéro spécial sur *Le conte du Graal*, N°6, 1996, p. 92.